Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 36 (1986)

Heft: 3

Artikel: Études critiques : du dialogue en philosophie : notes à propos de l'ouvrage de Francis Jacques : l'espace logique de l'interlocution

Autor: Schouwey, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381317

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 118 (1986), P. 297-306

DU DIALOGUE EN PHILOSOPHIE

Notes à propos de l'ouvrage de Francis JACQUES: *L'espace logique de l'interlocution*[1]

JACQUES SCHOUWEY

«Socrate: Quel est, dès lors, visiblement, celui qui là-dessus énonce son opinion? moi qui interroge, ou bien toi qui réponds? — Alcibiade: C'est moi. — Socrate: Et si maintenant je te demande quelles sont les lettres dont est fait mon non: Socrate, et que tu me répondes quelles sont ces lettres, qui de nous les énonce? — Alcibiade: C'est moi. — Socrate: Poursuivons donc! En un mot, dis-le moi, quand il y a question et réponse, qui énonce son opinion? celui qui pose la question, ou bien celui qui y répond? — Alcibiade: C'est, me semble-t-il bien, Socrate, celui qui y répond. — Socrate: Or, tout à l'heure, d'un bout à l'autre de notre conversation, n'était-ce pas moi qui posais les questions? — Alcibiade: Oui.— Socrate: Et toi qui y répondais? — Alcibiade: Hé! Absolument. — Socrate: Mais quoi? Ce qui a été dit, lequel de nous deux l'a dit? — Alcibiade: D'après ce dont nous sommes tombés d'accord, Socrate, il est évident que c'est moi. — Socrate: Et ce qui a été dit, n'est-ce donc pas ceci: relativement au juste et à l'injuste, le bel Alcibiade, fils de Clinias, n'en a pas de connaissance, mais il croyait en avoir?...»[2]

1. Les grecs nous ont habitués à concevoir l'activité philosophique comme dialogue, discussion entre personnes à propos d'un sujet. Socrate, dit-on, aimait parler avec ses concitoyens pour les amener à la vérité. Nul n'ignore les célèbres *dialogues socratiques* de Platon, où le maître met en œuvre sa maïeutique. Au long de l'histoire de la pensée, le dialogue ressurgit épisodiquement comme le moyen préférable pour trouver la vérité. Ainsi, au Moyen-Age, Abélard rédige un «Dialogue entre un philosophe, un Juif et un Chrétien»[3] qui doit faire voir le christianisme comme la vérité absolue et totale qui confesse en soi toutes les autres.

Ainsi encore, à l'époque moderne, Berkeley propose «Trois dialogues entre Hylas et Philonous contre les sceptiques et les athées»[4], pour faire prévaloir le point de vue de l'idéalisme. Plus proche de nous, Vladimir Soloviev présente

[1] FRANCIS JACQUES, *L'espace logique de l'interlocution*, Paris 1985.

[2] PLATON, *Alcibiade*, trad. de Léon Robin dans la Pléiade, Paris, 1971.

[3] ABAERLARDUS PETRUS, *Œuvres choisies d'Abélard:* Logique (première partie) — Ethique — Entre un philosophe, un Juif et un Chrétien» — Textes présentés et traduits par M. de Gandillac, Paris, 1945.

[4] BERKELEY, *Trois dialogues entre Hylas et Philonous»*, Trad. A. Leroy, Paris, 1970.

«Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion»[5]. On connaît, d'autre part, l'importance prise dans les universités par les colloques et les échanges de points de vue: c'est devenu une véritable mode du travail scientifique. *Dialogue* est devenu le mot clé des relations humaines. Le mot passe-partout d'une civilisation envahie par la robotisation dans les communications: on veut *dialoguer,* on cherche à discuter avec l'autre. Toute affirmation passe pour autoritaire, tout refus pour despotisme.

Si le dialogue occupe tant de place dans le monde contemporain, le philosophe ne peut pas ne pas s'en préoccuper. Francis JACQUES, dès *Dialogiques*[6] et *Différence et subjectivité*[7], n'a cessé de disséquer ce phénomène souvent interpellé et jamais analysé: le dialogue. Son récent ouvrage, *L'espace logique de l'interlocution*[8], synthétise ses positions à ce sujet. Nous voudrions, dans les remarques qui suivent, présenter et discuter certaines thèses du philosophe, ainsi qu'émettre certaines hypothèses.

2. *Dialogues illusoires*

Couramment, l'on entend par *dialogue* une sorte de vague consensus à propos de tout et rien, quand on n'entend pas par là la simple et banale *discussion* ou *causerie,* jacasserie sur le temps qu'il fait. Le monde politique et économique nous offre l'exemple constant des *négociations* qui doivent aboutir à un accord et révéler ainsi la validité du dialogue. Les débats contradictoires passent aussi pour des dialogues. Mais ces trois formes — conversation, négociation, débat contradictoire — ne sont-elles pas, en définitive, des pseudo-dialogues, des dialogues tronqués et truqués, des masques destinés à masquer l'impérialisme ou la lâcheté de leurs protagonistes? Mais alors se pose aussi la question de savoir ce qu'est un vrai dialogue, et quelles en sont les conditions de possibilité.

Francis Jacques a mené une subtile et précieuse analyse des points communs et des divergences qu'il y a entre dialogue et négociation[9], qui doit faire apparaître la constitution du vrai dialogue, disons: la constitution dialogale (ou dialogique) du dialogue[10]; suivons ici cette analyse et formulons, à l'occasion, certaines remarques.

Un point commun réunit négociation et dialogue: les deux veulent mener une enquête à deux (au moins) à propos de quelque chose. Mais quatre traits les séparent: a) le *contexte:* dans la négociation le contexte est celui de forces en présence qui doivent user de procédés considérés illégitimes par le dialo-

[5] VLADIMIR SOLOVIEV, *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion.* Trad. de B. Marchadier et F. Rouleau, Paris, 1984.

[6] FRANCIS JACQUES, *Dialogiques,* Paris 1979.

[7] FRANCIS JACQUES, *Différence et subjectivité,* Paris 1982.

[8] FRANCIS JACQUES, *L'espace logique de l'interlocution,* Paris 1985.

[9] FR. JACQUES, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 123-130.

[10] Nous reviendrons sur ces expressions plus loin.

gue, tels que surenchère, menace, bluff... Le contexte du dialogue est, au contraire, soustrait au champ des forces en lutte, il est paisible[11]. Nous croyons devoir souligner ici qu'il ne peut s'agir que du dialogue idéal, de celui où les partenaires sont d'une parfaite équité,... ce qui ne se présente que rarement[12]; b) *l'objectif commun:* la négociation recherche un arrangement d'intérêts, tandis que par le dialogue les partenaires visent une «approximation réciproquement acceptable sur les valeurs de vérité et de justice»[13]; c) *l'accord visé:* une négociation est tenue d'aboutir à un consensus entre les partenaires; si tel n'était pas le cas, l'échec engendrerait violence et recherche, par d'autres moyens, de faire prévaloir son avis sur celui du partenaire. Le dialogue n'amène pas nécessairement au consensus, et même n'a pas toujours de terme: un dialogue que l'on arrête n'est pas un dialogue clos où tout est dit. C'est par une décision que l'on stoppe un dialogue, mais il peut être repris à tout moment[14]. Ce troisième point de comparaison soulève pour nous une question: est-ce que «l'approximation réciproquement acceptable sur les valeurs de vérité et de justice» n'est pas en quelque sorte un consensus qui permet l'aboutissement et, par là, la clôture du dialogue? Est-ce que la description du dialogue comme non clos n'est pas une idéalisation? Encore une fois, dans l'ordre de la description des conditions de possibilité du dialogue, c'est tout à fait correct, mais ne faut-il pas voir aussi le dialogue dans son déroulement quotidien? d) les *instances énonciatives:* si le dialogue est une communication *canonique* et *directe,* sans délégation de compétences, la négociation est une communication *instituée* et *médiate* où les partenaires représentent des groupes d'intérêts, où ils parlent *au nom de* et presque jamais en leur nom propre[15].

De cette comparaison, l'auteur tire le portrait du négociateur:

> «Méticuleux, actif, patient, il a le goût et le sens du secret, l'œil perçant du fin tireur. Le négociateur superbe est doué pour supporter l'ambiguïté, il sait déceler la faille dans la défense comme le changement dans la stratégie, apprécier la plus faible modification dans l'humeur individuelle ou la détermination de l'opportunité.»[16]

[11] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 123-125.

[12] Si la recherche vise les conditions idéales et optimales du dialogue, si c'est ce que l'auteur entend par *transcendantal,* il est difficile de ne pas souscrire à ses vues; mais il serait regrettable d'omettre les conditions réelles, incluant divergences de caractère des partenaires, argumentations persuasives diverses, et donc «forces» d'une certaine manière inévitablement présentes et constructives. Il serait peut-être bon d'analyser la valeur des champs de forces pour voir ce qui détermine vraiment l'issue du dialogue ou de la négociation. Ici des exemples concrets seraient utiles et nécessaires.

[13] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 125.

[14] Cf. *op. cit.,* p. 126.

[15] Cf. *op. cit.,* p. 129.

[16] Cf. *op., cit.,* p. 130.

Mais plus essentielle encore est la détermination du dialogue à l'aide de cette comparaison avec la négociation. Devient alors décisif pour le dialogue le caractère interpersonnel de la communication[17]. Négociation, discussion et même certains dialogues présentés par les penseurs ne sont que des modes dérivés du vrai dialogue[18]. L'auteur reproche — à bon escient, croyons-nous — à une certaine tradition thomiste d'avoir transformé le dialogue de saint Thomas en une sorte de monologue; le platonisme aurait fait de même avec le dialogue de Socrate[19]. Quoiqu'il en soit historiquement, de fait il est indéniable que ce que nous tenons pour dialogue est souvent la réalité d'un long et morne monologue où l'interlocuteur ne joue que le rôle de récepteur. Les médias offrent le meilleur exemple de pseudo-dialogue[20], mais il suffit de songer à certaines conversations où chacun poursuit son discours sans tenir compte de ce que l'autre lui a dit dans ses interventions, il suffit de penser à ces juxtapositions de monologues.

A partir d'une telle distinction entre dialogues authentiques et dialogues illusoires se présente, pour Francis Jacques, la tâche d'une description transcendantale des conditions du dialogue.

3. *Raison, langage, dialogue*

Partant d'une position transcendantale, Jacques fait référence à Kant qu'il veut reprendre dans une discussion dialogale[21]. Si Kant est convaincu de la priorité transcendantale de la raison, alors que Hamann, de son côté, optait pour celle du langage, l'auteur veut montrer que la problématique du langage se recoupe avec celle de la raison, par la problématique de la communication[22]. Ainsi à la dichotomie habituelle entre pensée (raison) et langage, à la mise en évidence de la première — comme c'est le cas dans la modernité — et à celle du second — que l'on peut déceler dans l'univers contemporain —, l'auteur préfère la structure dialogale unissant pensée et langage et réfutant l'idée d'une pensée pure qui ne chercherait «ses mots» que par la suite.

[17] Cf. *op. cit.*, p. 21.

[18] Il faudrait encore montrer en quoi chacun de ces modes dérivés présuppose la structure dialogique.

[19] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 145.

[20] Cf. *op. cit.*, p. 194-195.

[21] Notons que ce projet se rapproche sur plus d'un point de celui de Karl Otto Apel qui cherche à renouveler la philosophie transcendantale kantienne en la détachant du sujet traditionnel pour l'ancrer dans les jeux de langage communicationnels. La communauté de la communication est l'a priori qui doit permettre de transformer la philosophie. Apel se réfère à Wittgenstein pour développer sa thèse selon laquelle le langage est une condition de validité de toute compréhension. De plus Apel tente d'établir des liens étroits entre la tradition analytique et la tradition continentale (phénoménologie, herméneutique, dialectique). On peut ainsi voir que le projet de Francis Jacques tente également une synthèse vivante entre des éléments de tradition.

[22] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 518-519.

Intériorité d'une pensée et extériorité d'un langage sont donc des fixations qui empêchent la vitalité de la communauté; ce sont même des expressions inadéquates ne relatant que partiellement et partialement la réalité de la communication. Lorsqu'on privilégie la raison, on omet «l'historicité du catégorial»[23]; tandis que lorsqu'on accentue le langage, on devient facilement prisonnier des structures imposées par l'usage de la langue. Seul le dialogue, interlocution incessante, permet de respecter la vivacité de la pensée et justifie *l'évolution* des concepts et des mots, ainsi que cette célèbre «évolution des mentalités». Encore faut-il comprendre adéquatement le dialogue comme interaction ou interlocution.

4. *Interlocution — interaction — interrogation*

A plusieurs reprises, Francis Jacques insiste sur l'interlocution, l'interaction et même l'inter-rogation. Cette triade nous a paru le centre du dit de l'ouvrage, l'*inter* revenant constamment comme l'entre-deux de la relation, comme le cœur du dialogue, l'*inter* étant le *dia,* reléguant le *—logue* au mythe d'un savoir absolu[24]. Parler, agir, questionner ne sont autres que *parler à, agir avec* et *soulever ensemble une question.* Le lieu de cet entre-deux est parfois difficilement repérable (par exemple dans l'interrogatoire policier), il n'en est pas moins la spécificité de la relation humaine, qui n'est pas une «propriété relationnelle» du sujet parlant, agissant ou questionnant[25], mais un *au-delà* — et pourquoi pas: *un en-deçà*? — du sujet qui guide et indique (sans l'imposer ni s'imposer) ce dont il est question. L'entre-deux de l'interlocution, de l'interaction ou de l'interrogation dépasse ou surpasse les locuteurs, acteurs ou interrogateurs, il les précède et donne sens à leur dire, agir et questionner.

L'exemple judicieux choisi par Francis Jacques est celui de *l'amour* où l'entre-deux de l'existence partagée subsume les particularités et volontés personnelles:

> «L'amour n'est proprement ni possession de l'un par l'autre *(Eros),* ni don mutuel de l'un à l'autre *(Agapè),* il est d'abord une relation de prédilection capable de susciter et de ressusciter des personnes existantes. Ceci s'observe: quiconque aime et parle, naît comme personne. L'autre indispensable. Il est de son essence d'exister au-delà de mon imaginaire, de mon affect et de mes tendances. Un tropisme vers l'autre ne fait

[23] *Ibid.*

[24] Chez Jacques, l'interaction n'est pas une suite d'action et de réaction, elle est avant tout un «processus synchronique qui s'effectue entre eux (les êtres en interaction) en tant seulement qu'ils sont en relation» (Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 209). L'interaction est interlocution lorsqu'elle s'effectue dans le langage. On peut déjà percevoir ici l'importance qu'aura pour l'auteur l'analyse du langage; nous apprécions surtout cet effort de synthèse intellectuelle, visant à montrer la possibilité de cohabitation d'une pensée de type analytique et d'une pensée qu'on dirait adlinguistique. Cf. Hottois, *Pour une métaphilosophie du langage,* Paris 1981).

[25] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution,* p. 134-135.

pas une relation. Emerveillement non de voir réalisé l'être absolument souhaité, mais d'accepter l'existence de ce qui sera ensuite le plus imaginé.»[26]

L'entre-deux de l'amour est aussi et surtout celui de la «parole pleine»:

«L'amour est peut-être la meilleure métaphore de la parole pleine: dans la parole, je *sais* que je ne suis pas seul, donc je suis; dans l'amour, je le *sens*. Dans les deux cas: donc tu es. Il convient donc de considérer la dyade communautaire comme un tout.»[27]

A la vue de ces idées, défendues avec brio, il est toutefois permis de se demander si la relation précède (ontologiquement, éthiquement ou sous quelque autre étiquette que ce soit) les membres de la relation; peut-il, en effet, y avoir relation sans membres déjà constitués, déjà signifiants? Lorsque l'entre-deux devient prédominant, n'est-on pas face à la neutralité d'une relation dont les termes ont perdu toute personnalité ou toute authenticité, face à des termes qui ne sont termes de rien? La relation (locutive, interrogative, d'action) n'est-elle pas primordialement dépendante des sujets qui veulent bien parler et écouter, questionner et répondre, agir et subir? En un mot: l'entre-deux ne dépend-il pas des *deux* qui le constituent comme *entre*? Mais, d'un autre côté, les termes de la relation ne sont-ils pas effectivement termes en fonction de la relation qui ainsi les constitue en tant que pôles ou termes, ce qui pourrait signifier l'impossibilité de tout solipsisme ou, plus simplement, de tout *ego* primordial et donateur de sens?[28]

Pour Francis Jacques, l'insistance sur l'entre-deux dénote que:

1. l'acte de langage ne saurait être de nature privée[29].
2. l'interrogation — à la différence du questionnement — est originairement tournée vers autrui, et qu'elle requiert trois conditions:
   a) les questions doivent être informelles, c'est-à-dire qu'aucune réponse prévisible ne doit venir fermer la question par une phrase déclarative.
   b) ce qui est question doit être réel.
   c) le questionnement englobe une situation d'argumentation réelle où la contextualisation des unités sémantiques du langage ou leur codification n'est pas fixée[30].

[26] *Op. cit.*, p. 140.

[27] *Op. cit.*, p. 142.

[28] L'herméneutique philosophique de Hans-Georg Gadamer développe déjà ce thème de l'entre-deux pour la compréhension. Notons que Jürgen Habermas, en dépit des attaques répétées qu'il a effectuées contre l'herméneutique de Gadamer, a été fortement influencé par l'analyse gadamérienne des conditions de possibilité de la compréhension et de la place du dialogue dans le processus de compréhension.

[29] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution*, p. 280.

[30] Cf. *op. cit.*, p. 308.

3. les stratégies du dialogue présupposent une triple conjecture:
   a) les interlocuteurs doivent être aptes à assurer et préserver leur identité personnelle.
   b) ils doivent être capables de faire des conjectures.
   c) ils doivent admettre une loi initiale d'échange[31].
4. le sens n'est jamais le fruit d'un individu, mais toujours le produit de l'interaction verbale de plusieurs[32].

A notre avis, casser ainsi le privilège multiséculaire de l'ego, mettre en valeur la place ignorée jusqu'ici de l'espace qui permet aux différents ego de se prononcer, et enfin insister sur le fait que le sens n'est pas le fait d'un individu mais de la rencontre de personnes, ne signifie rien d'autre qu'indiquer la place éminente et unique de la relation comme unité vivante et vivifiante. Il est vrai que trop souvent nous réduisons le dialogue ou l'interlocution à une succession de paroles proférées sans écho et dites pour et à personne. En soulignant la place de l'*inter,* Francis Jacques nous rappelle à l'ordre et nous réveille de notre léthargie intellectuelle ou de notre sommeil solipsiste. D'entrée de jeu, l'homme est avec et pour — ou contre — autrui: rien ne peut le dispenser de cet entre-deux, il y est condamné.

5. *Parole, sens, référence*

Parler est ainsi déjà, pour Francis Jacques, un acte communautaire qui exige l'entre-deux d'une locution-réception; en clair, parler est toujours parler *à* et *de* (même si l'allocutaire n'est pas clairement désigné ou si ce dont il est question échappe à une première considération). Parler présuppose donc toujours: une instance énonciative, un système de signes compréhensibles pour le locuteur et l'allocutaire, un sens et une référence. Cette relation sémantique tétradique réfute la conception dyadique de Ferdinand de Saussure pour qui le sens est révélé dans le couple signifiant-signifié; elle conteste

[31] Cf. *op. cit.*, p. 337-338.

[32] Toute l'analyse que propose Francis Jacques de l'interlocution, l'interrogation et l'interaction prend appui sur les recherches de la philosophie analytique. Ainsi, par exemple, dans le chapitre intitulé «Notion d'a priori communicationnel» (p. 323-388), Jacques reprend et discute la thèse d'Austin sur les performatifs et les constatifs, pour montrer qu'Austin a légué aux sciences sociales le problème des conditions conventionnelles de production d'un acte de langage. Ainsi encore, dans l'analyse de la structure inter-rogative du questionnement, Jacques critique l'hypothèse pragmatique assimilée aux idées de Searle et Grice. Notons encore que les stratégies du dialogue qui présuppposent la capacité des interlocuteurs de faire des conjectures sont un emprunt plus ou moins avoué à l'œuvre de Frege qui dit dans *La Pensée* que si deux interlocuteurs associent au même mot des sens tout à fait différents (chacun déterminant pour son compte la référence du mot), alors ils ne parlent pas le même langage. Ce qui signifie que A et B pourront énoncer quelque chose d'intelligible et d'acceptable mutuellement. Même s'ils n'utilisent pas les expressions linguistiques de façon identique, ils pourront se comprendre tout en pratiquant des transgressions sémantiques limitées.

aussi la validité de la triade énoncée par Frege: signe-sens-référence. Place est faite, dans la recherche du sens, aux instances énonciatives en relation[33].

Le sens ne provient alors pas de l'initiative privée d'un ego, mais de la relation discursive de deux ou plusieurs personnes.

Ainsi:

«Plutôt que de science des significations, la sémantique est science de l'activité signifiante interdiscursive.»[34]

Mais il est aussi clair que si le sens jaillit au cours de l'interlocution, celle-ci présuppose des acteurs qui ont l'initiative d'énoncer des thèmes dans un langage aux conditions pré-établies par la communauté. C'est pourquoi il faut distinguer «l'initiative thétique dont l'ego assure la responsabilité et l'initiative sémantique qui doit être quelque peu partagée entre nous»[35].

Nous nous demandons cependant si le moule de l'énoncé thétique n'est pas déjà la structure sémantique fournie par la langue et si, d'un autre côté, l'initiative sémantique ne pourrait pas provenir de l'ego comme sujet personnel précédant toute relation. En d'autres termes, la distinction entre initiative thétique et initiative sémantique ne fait-elle pas trop facilement abstraction du fait qu'une thèse (ou un thème) énoncée a du sens et que le sens n'est jamais autre que le sens d'une thèse (ou parole)? Lorsqu'on distingue, on doit toujours veiller à ne pas séparer ou disjoindre, pour pouvoir comprendre la relation. Dans le cas énoncé, il nous semble que la distinction ne montre pas assez comment l'un des membres de l'alternative présuppose toujours l'autre.

Cela dit — ou plutôt: mis en question, c'est-à-dire suspendu *entre* le penseur et nous ses lecteurs — nous devons revenir à la parole qui a un sens. Contrairement à certaines idéologies contemporaines qui réduisent le discours au sens qu'il peut avoir et mettent entre guillemets la référence ou le référent, contrairement à ces pensées rivées au langage — parlé ou écrit — et qui refusent que l'on puisse parler d'autre chose que des mots, Francis Jacques admet comme référent l'extralinguistique:

«Le hors langage constitue une condition fonctionnelle du langage, et celui-ci une médiation vers l'extralinguistique.»[36]

Mais le hors langage, le monde à dire ou à percevoir, ne peut entrer dans le sens que par une initiative commune:

«Seul, un moi ne saurait se frayer un chemin signifiant jusqu'au monde à dire.»[37]

[33] Cf. Fr. Jacques, *L'espace logique de l'interlocution*, p. 153.
[34] *Idem*, p. 392.
[35] *Idem*, p. 549.
[36] *Idem*, p. 148.
[37] *Idem*, p. 150.

Nous pouvons valider cette thèse à l'aide d'une expérience banale et même triviale: lorsque nous comprenons quelque chose d'essentiel, nous tenons à le communiquer, ne serait-ce que pour voir si l'autre comprend aussi ce qui est en jeu; ou encore plus simplement: aucun secret — fût-il d'Etat! — n'a de sens s'il n'est pas en quelque manière divulgué. En résumé, ce qui n'est pas dit, pas adressé à autrui ainsi interpellé, n'a pas vraiment de sens, mais, inversement, ne peut avoir de sens que ce qui vient nous interpeller et dont nous pouvons parler. Wittgenstein n'est pas loin, qui affirmait que ce dont on ne peut parler il faut le taire. Le hors langage acquiert sens dans et par la parole proférée.

6. *Dialogal — dialogique*

L'intérêt véritable de l'ouvrage de Jacques réside dans la remise en valeur du dialogue dans les divers discours contemporains. Il est temps de décrire ce qu'est *le dialogal* et ce que renferme *le dialogique;* pour ce faire, lisons ce passage:

> «On décrira comme *dialogale* une situation où sont réunies toutes les conditions indispensables d'un véritable dialogue. C'est une limite idéale en-deçà de laquelle nous trouvons la négociation et la simple conversation. L'espace interlocutif y est envahi par le champ des forces et des intérêts. Mais si l'essence de la parole est d'être pacifiante et créatrice, de combattre le silence et la nuit, nous ne connaissons empiriquement que des situations plus ou moins conflictuelles, que des discours mêlés à la violence. On appellera *dialogique* la constitution de tout discours qui fait sens dans un contexte interlocutif, malgré certaines infractions à la canonique du dialogue, distorsions que subit l'exigence de communicabilité. Ce dialogisme a ses degrés. Le dialogal est la plénitude du dialogisme, sa borne supérieure.»[38]

Si le dialogal est la plénitude du dialogique, ce dernier constitue la mesure minimale du dialogue, la phase dérivée — et non pas canonique — de ce qui devrait être. En ce sens, les questions que nous posions en commençant trouvent ici réponse: l'analyse porte sur les conditions d'un dialogue où sont assurées les exigences théoriques énoncées plus haut. Cela révèle, en même temps, la modestie inhérente à toute philosophie authentique: malgré le savoir encyclopédique (dont Francis Jacques fait élégamment preuve), la pensée est toujours dépassée par ce qu'elle trouve face à elle, toujours déjà dépassée par ce qui ne peut être formulé théoriquement. Et s'il est un aspect de l'existence que l'on ne saurait réduire à une théorie, c'est bien le dialogue qui — comme le montre l'auteur — échappe aux conventions ou organisations préétablies, et pourtant obéit à certaines lois ou conditions de possibilité. La tâche ou le devoir de l'homme, c'est-à-dire du philosophe, consiste à chercher à réaliser au mieux ces conditions et à éviter les transgressions trop fréquentes des lois canoniques. On comprendra, nous l'espérons, que l'œuvre de Francis Jacques se situe au plan de la description des conditions de possibilité du dialogue, mais que simultanément elle ouvre la voie d'un *devoir* pour l'hu-

[38] *Idem,* p. 216-217.

manité et ainsi exige discussion sur la place même du dialogue, non seulement en philosophie, mais avant tout dans l'existence quotidienne.

Nous pensons que si le dialogal est une borne ou une limite supérieure pour le dialogique, il est nécessaire de tendre vers cette perfection du dialogue où les locuteurs sont de vrais interlocuteurs, d'authentiques partenaires, qui dépassent la simple lutte ou négociation, captivés qu'ils sont par ce qui les interpelle.

7. *En guise d'inter-rogation*

Tout texte est réponse, toute parole est réponse, mais réponse à une question, à une inter–rogation. L'invite à la réflexion est question et réponse, mais surtout champ ouvert entre le locuteur et l'allocutaire. En ce sens même — et peut-être surtout — l'écrit est un appel qui ouvre ce champ et réclame interlocution. Le monde des philosophes a trop longtemps vécu dans l'autarcie d'une pensée personnelle, privée, dans la suffisance ou la jouissance d'une autonomie repue. Dialogue et confrontations ont trop souvent fait partie d'un vocabulaire idéologique, sans jamais désigner une réalité. La solitude du penseur a jusqu'ici été respectée, pour ne pas dire consacrée. Le grand penseur est, par définition, le solitaire qui s'enferme dans son antre ou se perd dans la nature; c'est l'être humain non contaminé par les questions banales de la quotidienneté.

Francis Jacques nous montre la pensée dans l'entre-deux des personnes, dans l'acceptation et la discussion patiente des idées émises par l'autre. Dialoguer, ne serait-ce pas, en fin de compte, le sens même de l'existence? Ne serait-ce pas la fin de la violence?